

TEMPERATURE

15 avril 1902.

Table with 2 columns: Time (Matin, Midi, P.M., S.P.M.) and Temperature (72, 76, 76, 74).

Bulletin Météorologique.

Washington, D. C., 15 avril. Indications pour la Louisiane: Temps beau mercredi et jeudi; vents du nord est.

Notre Délégation INDIANAPOLIS.

Nous avons déjà annoncé ici-même le départ pour Indianapolis, où siège la grande convention des manufacturiers américains, d'une forte délégation de Louisianais, qui y est allée solliciter le choix de la Nouvelle-Orléans comme siège de leur future convention.

Cette délégation est, comme on le sait, composée de l'élite de notre population, au quadruple point de vue de l'intelligence, du patriotisme, de la position sociale et de l'influence commerciale.

Mais ce qui nous inspire la plus entière confiance dans le succès, c'est de voir à la tête de cette belle délégation le nom de notre maire, M. Paul Capdevielle.

On sait de quel esprit d'initiative il est doué, de quelle autorité il jouit parmi nous et ailleurs, quelle renommée il s'est acquise au loin et quelle énergie il apporte dans tout ce qu'il entreprend.

Plus que qui que ce soit, il a contribué depuis plusieurs années à transformer la Cité du Croissant, en la faisant le centre de toutes les activités commerciales et industrielles du Sud.

A peine était-il arrivé à Indianapolis qu'il était à l'œuvre et se lançait avec l'ardeur qui l'anime dans sa bienfaisante mission.

Dans l'œuvre qu'elle poursuit la Nouvelle-Orléans a des rivaux redoutables, Pittsburgh, par exemple, et Toledo, mais ces deux villes sont loin de posséder les avantages dont nous jouissons au point de vue de la position géographique et des moyens de transport.

Laissons agir notre maire. Ne craignons pas de lui confier la défense de notre cause; elle est entre bonnes mains, sous les répons.

C'est non seulement un fonctionnaire dévoué, mais un homme heureux. Pour notre bonheur, il a jusqu'ici réussi dans toutes les entreprises qu'il projetait.

Nous ne voyons pas pourquoi la fortune lui serait contraire, cette fois, alors qu'il défend une cause dont nos adversaires eux-mêmes reconnaissent la parfaite justice.

Depuis quatre ou cinq ans, la Nouvelle-Orléans a fait pour le bien de l'Union plus qu'aucune autre ville du Sud, de l'Est et de l'Ouest. Il est juste qu'elle en soit récompensée. Nous devons remporter la victoire; nous la remporterons.

Par Georges Malgouyres. DEUXIEME PARTIE LA PREVENUE.

INKERMANN

CANROBERT ET BOSQUET

A propos d'un ouvrage récent

PAR M. LE GÉNÉRAL CANONGE.

Il est réconfortant, lorsque souffle le vent du service réduit à outrance, sans garanties sérieuses, lorsque la majorité se préoccupe seulement d'intérêts personnels qui n'ont rien de commun avec la défense...

Grande entre toutes, cette armée avait été donnée par la loi de 1832. Il ne s'agit pas de revenir à celle-ci, qui ne saurait plus suffire aux exigences du temps présent, mais seulement de rappeler ce qu'elle a produit: une armée qui, au milieu d'épreuves à la fois variées et terribles, ne cessa de se montrer disciplinée, patiente, solide, de faire preuve d'un clan héroïque et d'une touchante abnégation.

Rien, contrairement à l'opinion erronée qui refuse au soldat français la possibilité d'un effort persévérant, ne la lassait. Soumise dès le début, aux étreintes du choléra, rivée presque aussitôt, après les illusions d'une brillante victoire, à un siège dont l'issue faisait toujours, surmontant les intempéries qui la trouvaient presque sans protection, tenue en haleine, de nuit comme de jour, par l'imprévu de sorties sans cesse renouvelées, elle atteignit le printemps de 1855. Alors l'épreuve angistante revêtit en juin surtout, un caractère particulier: d'un bond glorieux qui guida Bosquet, on s'empara du Mamelon Vert; puis vint le douloureux insuccès du 18 juin qui, sans décourager personne dans le camp français, laissa Malakoff intact; la bataille de Traktir marqua le milieu d'août; enfin, la glorieuse journée du 8 septembre récompensa tant d'efforts soutenus.

Jamais, à aucun moment, ne retentit devant Sébastopol ce stupide cri de: "Vive la classe!" que possèdent aujourd'hui, à tout propos, même beaucoup de soldats retenus pendant un an à peine sous les drapeaux.

Lorsque les besoins de la lutte exigèrent le maintien en Crimée des soldats de la classe 1847, dont les sept ans de services étaient cependant révolus, il put y avoir des regrets bien naturels, il n'y eut pas de murmures: ce nouveau sacrifice fut patriotiquement accepté, couronné même, pour plusieurs soldats on gradés, par la mort.

Un seul cri, un cri vraiment français, s'échappait de toutes ces nobles poitrines: "A l'assaut!" Il persista, tenace, impérieux, après la saignée du 18 juin.

Le devoir, on l'accomplissait sans phrases et l'on mourait de même: on put plaisanter, comme il convient à des Français; on ne fut jamais du succès et on l'obtint.

Telle était cette armée que l'on ne saurait trop glorifier. Qu'elle soit offerte, comme sujet de méditation loyale, à ceux qui font fi des armées "de premier choc."

Pent-être alors ces théoriciens ignorants du passé se diront ils qu'il importe d'obtenir, avant la plus légère réduction de la durée du service, un noyau, une base sensiblement.

Ces idées et bien d'autres reviennent en mémoire en lisant le deuxième volume, dont la presque totalité est consacrée à la guerre de Crimée, du bel ouvrage de M. Germain Bapat, "Le maréchal Canrobert".

Entre toutes, les pages consacrées à la bataille d'Inkermann, du 5 novembre 1854, fixent l'attention: cette journée divise naturellement en deux parties le commandement du général Canrobert; elle donne une preuve de la grandeur que peut atteindre les qualités offensives du soldat français confirmé et bien conduit.

On connaît, dans ses grandes lignes du moins, la journée d'Inkermann. La lutte s'est déroulée sur le plateau triangulaire plus ou moins ondulé, limité, au nord, par la rade même de Sébastopol; au sud, par le ravin du Carénage; à l'est, par les escarpements qui surplombent la vallée de la Tchernaïa.

En réalité, il eût fallu, pour assurer la réussite du plan russe, qu'elle s'étendit plus au sud encore, sur le plateau Miriakoff. C'est sur ce plateau, compris entre les ravins du Carénage et de la Tchernia ou de Karabelnaï, qui se dressent, en marchant vers la ville, deux mamelons que couronneront plus tard les ouvrages dits du Mamelou Vert et de Malakoff.

Une démonstration dans la plaine de Balaklava et une attaque contre la gauche de la ligne française du siège faisaient partie du plan de Menschikoff dont l'essentiel était ceci: à droite, une colonne de près de vingt mille hommes et de 33 canons sortirait de l'enceinte à une heure fixe, s'avancerait sur le plateau Miriakoff et, attaquant de front les Anglais, agirait aussi contre leur gauche et leurs arrières; à gauche, une colonne, de forces à peu près égales et de 20 canons, descendrait des hauteurs, franchirait à une heure fixe les ponts d'Inkermann et aborderait le plateau par le nord et par l'est, de façon à attaquer à la fois le front des Anglais et leur droite.

Assailli à l'improviste sur leur front et sur leurs ailes, les Anglais, d'ailleurs très inférieurs en nombre, privés de communication avec leurs alliés, devaient vraisemblablement succomber avant l'arrivée des Français. Les circonstances en décidèrent autrement.

La première de celles dont ils bénéficièrent fut précisément l'absence de troupes russes, un bataillon excepté, sur le plateau de Miriakoff; une lacune dans l'ordre de mouvement de la colonne de droite, ou une erreur de direction, la causèrent. Il en résulta que l'attaque générale se trouva transformée en une simple attaque de front et que la gauche anglaise ne fut pas immédiatement menacée, puis tournée, donc rejetée sur le centre et comprise dans un désastre total, c'est à dire capturée ou jetée dans la vallée. Il en résulta aussi que près de 35,000 Russes s'entassèrent sur un seul des deux plateaux, ce qui, plus tard, apporta une gêne sérieuse à la manœuvre de troupes déjà bien lourdes.

Tout ceci, bien qu'atténué, est un peu technique mais est indispensable à savoir pour comprendre la déviation de la lutte du 5 novembre; on aimerait à le voir aussi nettement indiqué dans le récit de M. Bapat auquel l'espace n'était point mesuré.

Vers six heures du matin, les Anglais, qui se gardant mal, sont surpris et ont bientôt à lutter entre eux successivement en ligne; généraux, officiers et soldats sont blessés sans pitié larmoyant de lord Raglan; après la surprise, l'écrasement à brève échéance; dignes descendants des gardes de fer que Raglan vit à la guerre de Waterloo, les Anglais ont beau ne pas reculer et se faire tuer sur place, leur ruine est certaine vers neuf heures.

Déjà Bosquet a reçu l'appel de lord Raglan et y a répondu avec la fougue et la vivacité qui étaient un des côtés originaux de sa riche nature, lorsqu'il reçoit comme confirmation, l'ordre de Canrobert. Avec un sang froid et un entrain qui firent l'admiration de tous, il lance ses troupes sur un terrain qu'il connaît bien parce qu'il l'a souvent étudié, au far et à mesure de leur arrivée, contre les troupes ennemies, Canrobert est là et il n'a qu'à l'approuver tout en lui prêtant l'appui de son ascendant, de sa présence; bientôt même il va "retrouver lord Raglan, qui était à gauche".

Un libre cours est donné à la furie française; c'est le triomphe de l'offensive! Alors, lit-on dans un rapport attribué au général russe Daunenbergl: "Le son aigu des clairons des zouaves, des chasseurs de Vincennes et des Algériens traversa le cœur des Russes et les fit frémir; ils pressentirent, si près du but, que le fruit de cinq heures d'efforts inouïs allait leur être arraché. Les Anglais, au contraire, ranimés, poussaient des cris de joie: "Hurrah for the French!" entendit-on d'une extrémité à l'autre de la ligne".

Bosquet lui-même a écrit dans son rapport officiel d'une étonnante simplicité: "... Mes troupes sont accourues comme par miracle et si vite que les Anglais nous ont couverts de hurrahs pendant que nous parcourions, sir Lacy Evans et moi, le champ de bataille".

Bourbaki cherche d'abord à entrer, avec 1,600 hommes, dans les masses russes, qui peuvent l'étreindre et l'étouffer; il est repoussé et revient à la charge; puis arrivent espacées les troupes de la brigade d'Autemarre. Bosquet demeure au milieu de la mêlée, calme, gonflé même, encourageant, louant les uns et les autres. Moins de six mille Français, que peuvent appuyer, au dernier moment, deux mille cinq cents hommes à peine, sont engagés.

Le véritable vainqueur d'Inkermann a bien été Bosquet. Le jour même, lord Raglan ne s'y trompa pas: le matin, il lui avait tendu la seule main qui lui restât, en regrettant de ne pouvoir lui en offrir deux; après la victoire, il lui dit: "Au nom de l'Angleterre, je vous remercie. Le lendemain, cependant, son rapport était froid, injuste, mais la vérité ne tarda pas à être connue en Angleterre d'où Bosquet reçut des témoignages de gratitude parfois un peu drolatiques mais toujours touchants.

Dès le matin, Bosquet réunit à sa juste valeur la démonstration si timidement tentée dans la vallée de la Tchernaïa par le prince Gortchakoff il dit aux officiers qui l'entourent que l'attaque vraie est dirigée contre le plateau d'Inkermann. Il fait prendre les armes à une de ses deux divisions et, lui prescrivant d'attendre des ordres, il la devance avec le général Bourbaki, deux bataillons et demi, deux batteries.

Ainsi escorté, il arrive, vers sept heures et demie du matin, au "Moulin" situé à la limite des camps anglais, à l'intersection de la route de poste qui avoisine les escarpements de la vallée et de l'axe du plateau Miriakoff. Là, il fait aux généraux anglais sir Georges Brown et Cathcart, qu'il cherche à éclairer, des offres de service que ceux-ci déclinèrent courtoisement: "Mes réserves sont suffisantes pour parer aux éventualités; veuillez seulement ouvrir notre droite en arrière..." Bosquet s'incline, mais, tout en se retirant, il rapproche de lui celles de ses troupes dont le maintien aux lignes n'est point indispensable.

Déjà Bosquet a reçu l'appel de lord Raglan et y a répondu avec la fougue et la vivacité qui étaient un des côtés originaux de sa riche nature, lorsqu'il reçoit comme confirmation, l'ordre de Canrobert. Avec un sang froid et un entrain qui firent l'admiration de tous, il lance ses troupes sur un terrain qu'il connaît bien parce qu'il l'a souvent étudié, au far et à mesure de leur arrivée, contre les troupes ennemies, Canrobert est là et il n'a qu'à l'approuver tout en lui prêtant l'appui de son ascendant, de sa présence; bientôt même il va "retrouver lord Raglan, qui était à gauche".

Un libre cours est donné à la furie française; c'est le triomphe de l'offensive! Alors, lit-on dans un rapport attribué au général russe Daunenbergl: "Le son aigu des clairons des zouaves, des chasseurs de Vincennes et des Algériens traversa le cœur des Russes et les fit frémir; ils pressentirent, si près du but, que le fruit de cinq heures d'efforts inouïs allait leur être arraché. Les Anglais, au contraire, ranimés, poussaient des cris de joie: "Hurrah for the French!" entendit-on d'une extrémité à l'autre de la ligne".

Bosquet lui-même a écrit dans son rapport officiel d'une étonnante simplicité: "... Mes troupes sont accourues comme par miracle et si vite que les Anglais nous ont couverts de hurrahs pendant que nous parcourions, sir Lacy Evans et moi, le champ de bataille".

Bourbaki cherche d'abord à entrer, avec 1,600 hommes, dans les masses russes, qui peuvent l'étreindre et l'étouffer; il est repoussé et revient à la charge; puis arrivent espacées les troupes de la brigade d'Autemarre. Bosquet demeure au milieu de la mêlée, calme, gonflé même, encourageant, louant les uns et les autres. Moins de six mille Français, que peuvent appuyer, au dernier moment, deux mille cinq cents hommes à peine, sont engagés.

Le véritable vainqueur d'Inkermann a bien été Bosquet. Le jour même, lord Raglan ne s'y trompa pas: le matin, il lui avait tendu la seule main qui lui restât, en regrettant de ne pouvoir lui en offrir deux; après la victoire, il lui dit: "Au nom de l'Angleterre, je vous remercie. Le lendemain, cependant, son rapport était froid, injuste, mais la vérité ne tarda pas à être connue en Angleterre d'où Bosquet reçut des témoignages de gratitude parfois un peu drolatiques mais toujours touchants.

Dès le matin, Bosquet réunit à sa juste valeur la démonstration si timidement tentée dans la vallée de la Tchernaïa par le prince Gortchakoff il dit aux officiers qui l'entourent que l'attaque vraie est dirigée contre le plateau d'Inkermann. Il fait prendre les armes à une de ses deux divisions et, lui prescrivant d'attendre des ordres, il la devance avec le général Bourbaki, deux bataillons et demi, deux batteries.

Ainsi escorté, il arrive, vers sept heures et demie du matin, au "Moulin" situé à la limite des camps anglais, à l'intersection de la route de poste qui avoisine les escarpements de la vallée et de l'axe du plateau Miriakoff. Là, il fait aux généraux anglais sir Georges Brown et Cathcart, qu'il cherche à éclairer, des offres de service que ceux-ci déclinèrent courtoisement: "Mes réserves sont suffisantes pour parer aux éventualités; veuillez seulement ouvrir notre droite en arrière..." Bosquet s'incline, mais, tout en se retirant, il rapproche de lui celles de ses troupes dont le maintien aux lignes n'est point indispensable.

ST. CHARLES ORPHEUM.

L'Opheum est devenu le théâtre populaire par excellence, grâce à l'étonnante variété de pièces et de morceaux détachés qui y succèdent à chaque représentation du matin et du soir. Miss Draxer y fait bruyamment applaudir sa jolie voix et ses ravissantes toilettes. Grand succès pour la troupe Barrow-Lancaster, pour Miss Pizarro, pour les imitations de Raussell et les danses des Colins.

L'ESPRIT DES AUTRES

A la sortie de l'Opéra, entre spectateurs: Les élections s'approchent, dit l'un, en devrait reprendre la "Valkyrie", ce serait d'actualité. Comment ça? Dame, puisqu'on y voit le dieu... Wotan! Horrible! Quel est, à votre avis, chère madame, le plus grand inventeur du siècle? La dame, avec un soupir: Hélas! c'est sûrement mon mari! Si vous savez toutes les excuses qu'il invente quand il rentre à deux heures du matin!

Conseil Municipal.

Séance régulière hier soir sous la présidence de M. McILracken. MESSAGE DE M. MEHLE, FAISANT FONCTION DE MAIRE. Maire de la Nouvelle-Orléans, le 15 avril 1902. Aux membres du Conseil. Je transmets à votre honorable assemblée les documents suivants: Rapport hebdomadaire du commissaire des édifices publics. Rapport mensuel du même fonctionnaire, pour le mois de mars 1902. Communications du commissaire des travaux publics datées des 10 et 11 avril relatives au cautionnement de la Lambou & Noel Lumber Company.

Communication du même fonctionnaire relative à l'acceptation du pavage en briques vitrifiées de l'avenue Claiborne, de Canal aux Champs-Élysées. Communication du même fonctionnaire notifiant le conseil de son acceptation du pavage de l'avenue Jackson, de St Charles à Prytanica, de l'avenue St Pierre à la rue Decteur, la période d'entretien de ces rues étant expirée. Rapport du même fonctionnaire sur les travaux de la branche exécutive de son département pendant le mois de mars 1902, comprenant l'état des rues, des ponts, des bateaux, etc.

Je vous transmets une lettre de F. Noulet et Fils qui demandent une extension de six mois du temps accordé pour la construction de la Maison de Détenition, cette requête étant rendue nécessaire par des causes absolument indépendantes du contrôle des entrepreneurs, qui annoncent que les matériaux sont en route et que les travaux seront poussés de façon à les compléter aussi promptement que possible.

Communication de la Société Médicale de la Paroisse d'Orléans contenant une copie de la résolution adoptée par elle le 22 mars 1902, résolution approuvant l'ordonnance contre les moustiques pendant devant le conseil, ladite Société jugeant que le moustique constitue une menace pour l'état sanitaire de la communauté et que des mesures tendant à l'extermination de cette peste devraient être prises par le conseil.

Je vous transmets avec plaisir une lettre reçue de M. A. B. Booth, adjudant général et chef d'état-major de la division de la Louisiane des Vétérans Confédérés Unis, établissant qu'il existe parmi les vétérans des Etats et Territoires voisins de la Louisiane un sentiment et un désir de tenir leur réunion de 1903 à la Nouvelle-Orléans, et suggérant qu'il serait convenable et gracieux de la part de votre honorable assemblée d'adopter une résolution invitant les Vété-

VIN MARIANI

Tonique Fameux Dans le Monde Entier Restaure les Forces Vitales. Parfaitement sûr et digne de confiance. Il donne force et vigueur au corps, au cerveau et aux nerfs. Tous les Pharmaciens. Extraits des Substituts.

rans à tenir leur réunion annuelle 1903 dans notre milieu. J'approuve chaleureusement la suggestion de M. Booth et je la recommande à l'attention favorable du conseil. Respectueusement. W. MEHLE, Président du conseil, faisant fonction de maire.

Les documents communiqués sont référés aux comités compétents. Après la lecture des rapports des fonctionnaires et des comités le conseil adopte une ordonnance autorisant la vente de certains terrains. Sont également adoptés: Ordonnance permettant à G. Stumpff d'ouvrir un débit de liquieurs à l'angle des rues Ste-Anne et Robertson. Ordonnance permettant à J. Caliano d'ouvrir un débit de liquieurs à l'angle des rues Ste-Anne et Robertson.

Ordonnance accordant à George Sharp le droit d'installer une machine à vapeur rue Banks, dans l'île bornée par les rues Broad, Palmyre et Dorgennes. Ordonnance allouant au détective Flotté le moitié d'amendes infligées à des violateurs de la loi sur les loteries.

Le conseil adopte ensuite une résolution présentée par M. Cuculli invitant officiellement les Vétérans Confédérés à tenir leur réunion annuelle en 1903 à la Nouvelle-Orléans. Le conseil décide de suspendre les règlements et de ne pas siéger le dernier mardi du mois afin de permettre aux membres du conseil d'assister à une convention. En conséquence la prochaine séance du conseil aura lieu le premier mardi de mai. La lecture des affaires nouvelles terminée la séance est levée.

Pardevant le juge Chrétien. La négresse Lillie Eugène qui a été accusée d'avoir volé dans un magasin de la rue du Canal et qui a été convaincue de larcin sans grande importance, a été condamnée à trois mois de prison de paroisse par le juge Chrétien. Jos. Milford a été aussi convaincu de larcin et condamné à la même peine, pour un temps de même durée.

Comparaison de Rareshide. Shephard Rareshide, accusé de faux, par M. James E. Hayden, de la Wilcox National Bank, a été hier matin mis sous caution de \$2,000 par le juge Gill à la cour criminelle. M. Hayden a témoigné; l'accusé était représenté par l'avocat André Wilson. Rareshide est accusé d'avoir touché \$1,700 en présentant un faux chèque qu'il avait signé du nom de ses patrons Gilbert et Wilson.

Services contre un enfant. Harriet Frazier et Alex. Luton, alias Commodore, sont accusés d'avoir brutalisé un enfant noir au point de causer sa mort. Ils ont tous deux comparu devant le juge Baker à la cour criminelle de district. L'affaire a été continuée; les avocats des accusés n'étant pas prêts à les défendre.

Blessure. En travaillant hier après-midi à bord du steamship Alexandria amarré au pied de la rue Ste-Marie, Joe Lewis, un ouvrier âgé de 35 ans, s'est accidentellement blessé à la jambe gauche. Il a été pansé par les étudiants de l'hôpital.

Buvez la "Sparkling Abita Water", \$1.60 la douzaine de bouteilles livrées à domicile.

Feuilleton L'Abelle de la N. O. LA GRIFFE D'OR. GRAND ROMAN INÉDIT Par Georges Malgouyres. DEUXIEME PARTIE LA PREVENUE. Elle est juste... Vous n'êtes

nullement tennes d'opérer quel qu'un sur les antécédents de qui vous ne serez pas absolument sûr, ni quel qu'un qui ne vous serait pas suffisamment sympathique. Il est des mariages contractés ainsi qui sont très heureux. Toujours la question des relations... Les gens qui n'en ont pas suffisamment s'adressent là... Pourtant la clientèle est plutôt tarée. Au fond, je vous l'accorde... Il y a les demoiselles avec taches et les chevaliers d'industrie... Il vous serait égal que je traîne votre nom dans ce milieu? Vous ne serez nullement obligé de l'y traîner... On ne livre son nom que quand la chose est convenue, c'est à dire quand on est sûr, soi, d'avoir trouvé chaussure à son pied... Ayez seulement la confiance de me tenir au courant, et vous verrez que vous n'irez pas à une bétise. Elle le considéra bien en face, soutenant son regard aigu. Et elle dit: Pour vous avouer la vérité, j'avais déjà pensé à quelque chose d'approchant: des annonces dans les journaux... Les annonces dans les journaux sont plus compromettantes... On est la plupart du temps victime de farceurs, qui peuvent arriver à vous mettre dans l'embarras... surtout vous, avec votre caractère, votre tête de li-

Elle pleurait de vraies larmes, de ces larmes qui coulent aussi facilement qu'éclate le sourire. Je sais... rien de ce qui vient de moi n'est sincère... vous ne croirez jamais de ma part à un bon sentiment. Vous vous trompez... Je crois que sincèrement, vous n'êtes pas capable de faire le mal, si vous ne faites le bien qu'inconsciemment... Je désire que l'avenir ne vienne pas me prouver que je me trompe... et que vous êtes plus perverse qu'au fond, je ne le crois. Je ne sais pas, encore une fois, où vous voulez en venir. Ma pensée de derrière la tête, ne se rapporte qu'à la question de votre fille. Et vous doutez toujours! Je doute... Malgré moi. Vous avez tort. Là-dessus, séparons-nous... je suis fatigué. Vous ne passez pas un peu au salon? Non. Je vais sonner. Laissez, je sonnerai moi-même. Il se leva, seulement avec le secours de sa canne. Comme vous voilà ingambe, quoique fatigué! fit la jeune femme. La pensée que l'on sera utile à quelqu'un rend des forces, révoquait le comte. Je ne sais si l'y arriverai, mais l'idée que l'infortunée jeune femme que l'on

garde au Dépôt, comme la dernière des criminelles, peut avoir besoin de mon témoignage d'estime, d'affection, me stimule, me rend véritablement de l'énergie. Demain, vous m'accompagnez chez ce docteur... Comment l'appellez-vous?... le spécialiste pour névrosés... suggestionniste, hypnotiseur, magnétiseur... charlatan, enfin! Le docteur Pavinia... On ne le présente pas du tout comme un charlatan. On a tort. Sa méthode relève de la science. La science et le charlatanisme, se donnent les trois quarts du temps la main. Voyons... voyons... pour quoi y allez-vous? Parce que, si, au détriment même de mon organisme, votre Pavinia... Oh! ce n'est pas mon Pavinia... Je ne l'ai jamais vu. Enfin, si ce Pavinia me rend momentanément quelques forces, je m'en estimerais fort heureux, et lui en serai tout à fait reconnaissant... Jen ai besoin, il m'en faut suffisamment pour rentrer dans la vie active... C'est entendu, n'est-ce pas? nous irons demain? Je suis à votre disposition... Et en sortant de là, je vous rends votre liberté... Vous de votre côté, moi de mien. Ah! vous irez et viendrez

seul? Parfaitement... Bonsoir, madame. Bonsoir, monsieur. Le comte sortit au bras de son domestique. La vicomtesse entra au salon. Elle s'assit près de l'âtre, dans un bon fauteuil. Mais au lieu de prendre, comme elle faisait généralement après dîner, un livre, quelque roman nouveau, elle appuya sur le dossier, la torse d'or de son chignon, et baissa les paupières à demi. Elle rêva. Ce rêve fut long, une espèce de somnolence, dans la chaleur de la pièce où brûlait toujours comme partout dans les autres pièces, un feu vif, le comte, très frileux, se plaignant constamment du froid ou de l'humidité. Evoquait-elle le passé? Etait-ce le présent? Etait-ce l'avenir? Mireille Jourdain, devenue madame de Tilière, revivait-elle son enfance pauvre, sa jeunesse scabreuse, sa vie de tous les jours, ou se lançait elle dans le roman futur, né d'une annonce de journal, d'une station dans une agence de mariages ou d'une rencontre fortuite... A moins que son architecte ou son avocat, ne lui demandassent de troquer son titre, contre leur simple nom roturier. Son titre... une gêne Elle n'était pas faite pour sacrifier à la dignité d'un blason, si

viens qu'il fût, ses goûts et ses besoins. Depuis longtemps elle eût échappé à la tutelle qui la tenait sous son étroite de fer, si elle en eût trouvé l'occasion. Mais sa légèreté naturelle, l'opinion qu'elle pouvait garder de sa puissance séductrice, ne chassaient pas la prudence. Elle avait passé l'âge où on ommet la folle de lâcher le certain pour l'incertain. Elle avait peur de la misère. Elle avait peur, durant trois ans, elle subissait l'autorité de cet homme, de qui dépendait sa situation, son existence. Elle était à bout. Lui aussi. La délivrance approchait. Pensait-elle à sa fille, à l'enfant délaissée, abandonnée, et qu'elle ne retrouvait point, dont elle n'avait aucune nouvelle, ignorant même ce que devenaient les gens, chez qui elle la plaçait en nourrice? Un grand bâillement la fit s'élever, se redresser, regarder la pendule. Onze heures et demie. Elle chercha sur un guéridon, le livre commencé, et monta chez elle. Le lendemain après le déjeuner, la voiture attendait au bas du perron. Le comte et la vicomtesse s'y installaient, et les chevaux filaient vers Paris.